

JIM HARRISON

**Préface à *Walden*
de Henry David Thoreau**

J'entretiens de profondes affinités avec Thoreau, surtout parce qu'il est intimement lié à mes souvenirs d'enfance. Mon père, qui travaillait comme agent agricole du gouvernement dans le nord du Michigan, sillonnait en voiture une région assez isolée pour donner ses conseils aux paysans du cru. Par chance pour moi, le comté d'Osceola était une zone rurale très pauvre, si bien qu'il y avait de nombreuses forêts où se promener et chasser, ainsi que des rivières, des lacs et des torrents où pêcher la truite et d'autres poissons. Mon père, Winfield Sprague Harrison, était obsédé par Thoreau. Le seul autre écrivain qui semblait l'impressionner à ce point était John Steinbeck et il existe un rapport évident, touchant à la ruralité, entre ces deux écrivains.

Il y a toujours eu grande abondance de critiques urbaines tendant à ridiculiser les idylles campagnardes telles que celle de Thoreau, comme si l'on faisait exprès de le confondre avec l'idéal rousseauiste du bon sauvage. Le fait est que, durant mon enfance, des millions de personnes vivaient très simplement. C'était une époque de fermes familiales, à mille lieues du gigantesque agrobusiness contemporain et des fermes-usines qui dominant désormais l'agriculture américaine.

L'idéal sous-jacent à ces fermes familiales était, autant que possible, l'autosuffisance. Autrement dit, on cultivait, on élevait et on mettait en conserve tout ce qu'on mangeait, depuis les tomates jusqu'au porc. Beaucoup plus tôt dans l'histoire de notre nation, c'était aussi la principale

motivation de Thoreau dans *Walden*. La route de cent ans qui reliait Thoreau à notre famille était vraiment bien courte.

Soixante années plus tard, nous sommes saisis, voire pétrifiés, par les bouleversements spectaculaires de notre paysage. En décembre 1937, quand je suis né, la population des États-Unis était à 75 % rurale et à 25 % urbaine. Aujourd'hui, ces proportions sont inversées. Le village de Concord à l'époque de Thoreau (1817-1862), bien que situé à une trentaine de kilomètres seulement de Boston, était presque entièrement rural et boisé, composé de petites fermes entourées de vastes forêts. C'est là que Thoreau fit son expérience, minimale mais épique, d'autosuffisance durant ses deux années passées sur les rives du lac Walden. Et c'est aussi dans cette région qu'il développa ses idées explosives de désobéissance civile, qui devaient tant marquer la vie d'un Gandhi, d'un Martin Luther King et d'autres. En Amérique, plutôt qu'en démocratie, nous vivons sous un régime d'oligarchie fondée sur l'argent. Il est piquant que, ces dernières années, le lac Walden ait été protégé grâce aux efforts et à l'argent de Don Henley, membre d'un ancien groupe de rock'n'roll, les Eagles. Le paysage américain, tellement révérend de Thoreau, se retrouve invariablement en danger chaque fois qu'on peut en tirer un dollar.

J'ai donc grandi dans une profonde fascination pour Thoreau, et en apprenant dans une certaine mesure à partir de son exemple. Durant plus de vingt ans j'ai possédé un chalet isolé, et pendant tout le demi-siècle de notre mariage mon épouse et moi avons toujours cultivé un grand jardin potager, sauf au cours des deux années que nous avons passées à Boston. Je ne peux me passer de faire chaque matin une marche de plusieurs heures, un enseignement fondamental de Thoreau. De manière plutôt comique, je ne partage ni la sobriété ni la frugalité de mon héros. Je ne laisse jamais filer une seule journée sans boire du vin

français ni essayer de préparer un bon repas. Plus tôt dans l'existence, quand j'ai expérimenté un mode de vie plus ascétique, j'ai remarqué que le monde perdait alors ses couleurs en Technicolor.

Si j'évoque le problème global des influences, c'est pour insister sur l'improbable vitalité de l'œuvre de Thoreau près de deux siècles plus tard. Il s'agit de toute évidence d'un cas majeur de formidable *élan vital* (1). D.H. Lawrence a dit que « la seule aristocratie est celle de la conscience ». Thoreau avait une perception extraordinairement fine de la flore et de la faune, des points de vue tant botanique qu'historique. Il connaissait sur le bout des doigts ce qu'il appelait « la grammaire mordorée » du monde naturel. La plupart des littérateurs sont franchement des généralistes de tendance romantique, qui en guise de savoir accumulent une flopée d'anecdotes, alors que Thoreau était un étudiant assidu tant de la littérature que de la nature. De nos jours, malheureusement, mes amis spécialistes de mathématiques ou de physique pures s'intéressent en général davantage à la littérature, que mes amis écrivains aux idées scientifiques contemporaines.

L'expérience que fit Thoreau de la survie et de l'isolement dura deux années, pendant lesquelles il resta en contact avec son célèbre mentor, Ralph Waldo Emerson. Cette proximité est importante, car aujourd'hui ceux qui se réfugient dans le monde naturel croient malin d'endosser une panoplie anti-intellectuelle, une pose que Thoreau n'a jamais eu l'intention d'adopter. Pour lui, la vie de l'esprit était aussi naturelle qu'un arbre. C'est triste à dire, mais Thoreau mourut à moins de cinquante ans; eût-il vécu plus longtemps, on aurait pu s'attendre à ce que ses intuitions déjà très inclassables s'épanouissent avec l'âge en des idées très pénétrantes et originales, à la manière du grand écrivain français qu'est Gaston Bachelard.

Il est à peine croyable d'assister de son vivant à l'avènement et au déclin des réputations. Bon nombre de nos

sujets de curiosité sont vains et relèvent d'une pure perte de temps. Un ami qui consacre un temps indécent à Internet dit volontiers qu'on commence par vérifier les aspects bienfaisants du lin pour finir par apprendre le nombre de prostituées russes à Madrid. En affûtant un peu la lame de votre curiosité, vous aboutissez à cette conclusion que le XIX^e siècle nous a donné trois géants, Thoreau, Whitman et Melville, dont le XX^e siècle n'a pas produit l'équivalent. Assez comiquement, Thoreau n'avait pas de compétence particulière pour la survie par l'agriculture, mais son écriture a gardé toute son implacable vivacité et ses héritiers naturels d'aujourd'hui, Peter Matthiessen et Gary Snyder, occupent une place de choix dans notre paysage littéraire.

C'est Wittgenstein qui a dit que le miracle est que le monde existe. Thoreau se donne beaucoup de mal pour nous rappeler la nature de la nature, la grâce inhérente au paysage. Il résista aux bêtises de notre gouvernement. On le jeta en prison parce qu'il avait refusé de payer ses impôts et de soutenir ainsi notre guerre au Mexique. Emerson lui tendit alors visite et demanda, « Henry, que faites-vous là-dedans? », et Thoreau lui répondit, « Que faites-vous là-dehors? » Ses talents nous touchent toujours, comme le prouve le livre que vous tenez en main. Ses mots sont beaux, mais dangereux pour l'esprit.

Note

1. En français dans le texte original.

Henry D. Thoreau, *Walden*, Le mot et le reste, 2010
Traduit de l'anglais américain par Brice Matthieussent.
Les Amis de Bartleby, mai 2023
lesamisdebartleby.wordpress.com